



**HAL**  
open science

## Naplouse, Alep, des "villes du savon"

Véronique Bontemps

► **To cite this version:**

| Véronique Bontemps. Naplouse, Alep, des "villes du savon". 2010. halshs-00550338

**HAL Id: halshs-00550338**

**<https://shs.hal.science/halshs-00550338>**

Preprint submitted on 27 Dec 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Naplouse, Alep, des « villes du savon »*

Véronique Bontemps (Urmis./IRD, Ifpo, Idemec)  
[veronek@gmail.com](mailto:veronek@gmail.com)

A paraître dans

*Balaneia, thermes, hammam. Le bain collectif dans le Proche-Orient depuis l'Antiquité,*  
éditions de l'IFAO.

## **Naplouse, Alep : des « villes du savon »**

« Dans l'ancien temps, le Naplousain finissait son travail le soir et achetait un morceau de savon, puis allait dans l'un des hammams publics pour se laver, et rentrait chez lui propre et sain de corps et de cœur »<sup>1</sup>.

« La pureté et la douceur de l'olive conjuguées aux vertus hydratantes du laurier : le Pain d'Alep, « or vert des Alépins », est le roi du hammam »<sup>2</sup>.

La fabrication du savon est connue depuis l'Antiquité<sup>3</sup>. Au bilād al-Shām, il s'agit au départ d'une production domestique, préparée dans les villages à partir du reste de la récolte d'huile annuelle. À partir des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles se développèrent d'importants centres urbains de fabrication de savon à l'huile d'olive<sup>4</sup> : le plus connu est la ville d'Alep en Syrie. La renommée du savon d'Alep, aujourd'hui vendu jusque sur les marchés européens, américains et même japonais, n'est plus à faire. On ignore généralement que la ville palestinienne de Naplouse fut également une importante « ville du savon » qui, pour des raisons économiques et politiques, n'a pas connu le même regain de prospérité. Dans une perspective comparative, cet article interroge le devenir de l'industrie du savon à l'huile d'olive dans les deux villes levantines d'Alep et de Naplouse.

Dans un premier temps, je me pencherai sur les caractéristiques communes aux deux villes, qui expliquent le développement et le succès, en leur sein, de l'industrie du savon – un savon dont les procédés de fabrication sont restés étonnamment inchangés au fil du temps. À Naplouse et à Alep, l'industrie du savon a pourtant connu des destins bien différents : à l'extraordinaire regain de prospérité du savon d'Alep ces vingt dernières années, fait écho la crise dans laquelle se trouve le savon de Naplouse. À travers un bref état des lieux de la situation de l'industrie dans les deux villes, je tenterai de cerner les raisons politiques, économiques, mais aussi culturelles qui pèsent sur ces destins inversés<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> SHARĪF 1999, p. 15.

<sup>2</sup> Site Internet de la compagnie Tadé, Pays du Levant.

<sup>3</sup> Des tablettes sumériennes, des papyrus égyptiens mentionnent la pratique de mélanger des huiles et des cendres de plantes pour fabriquer un produit utilisé comme savon ou pommade médicinale (GRANDIN 1986, p. 144, citant Levey, Taylor, Heyd).

<sup>4</sup> Grandin, citant Bazantay, Mantran et Sauvaget, et Dalman, mentionne Sarmine, Idlib, Antioche, Tripoli, Damas, Homs, Hama, et Saïda (GRANDIN 1986, p. 145). Doumani ajoute pour le XIX<sup>e</sup> siècle Deir al-Qamar, Jérusalem, Gaza, Lydda, Jaffa, Ramla (DOUMANI 1995, p. 257).

<sup>5</sup> Loin de se prétendre une synthèse, cet article n'a d'autres prétentions que d'esquisser quelques éléments de comparaison. Il s'appuie sur un passage de ma thèse sur l'industrie du savon de Naplouse (BONTEMPS 2009), ainsi que sur un travail de terrain effectué à Alep en mars 2007. Je tiens à remercier Jean-Claude David, Thierry Grandin, Dr. Mahmūd Hreitānī, Fādel Fādel et Sophie-Anne Sauvegrain pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée sur le terrain aleppin.

## 1. Qu'est-ce qu'une « ville du savon » ?

Comment une ville devient-elle « ville du savon » ? Renommées pour leur cuisine, leur forte identité et la fierté citadine de leurs habitants, Alep la blanche (*al-shahba*) et Naplouse la montagne du feu (*jabal al-nār*) possèdent des caractéristiques communes qui expliquent leur développement, à la fin de la période ottomane, en centre de fabrication du savon.

### 1. 1. Des caractéristiques communes

#### 1.1.1. Des matières premières en abondance

Le premier élément qui réunit les « villes du savon » est la richesse de leur arrière-pays en champs d'oliviers. Le Jabal Nāblus (la « montagne de Naplouse ») fut au moins depuis le XIV<sup>e</sup> siècle un centre important de production d'huile d'olive. En Syrie, l'huile entrant dans la fabrication du savon d'Alep provient des régions du Nord et de la montagne kurde, ainsi que d'Idlib et du littoral méditerranéen.

Le deuxième ingrédient nécessaire à la fabrication du savon est un agent alcalin. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, on utilisait au Proche-Orient un mélange de cendres appelé *qelī* en Palestine, et *ushnân* en Syrie (*shnân* en dialecte aleppin). Il provient de la combustion d'un petit arbuste sec et sauvage, issu de régions semi-désertiques ; c'est une variété de soude naturelle, qui correspond à ce que nous appelons communément la salicorne. Sur la rive Est du Jourdain, les Bédouins la ramassaient dans les régions de Balqa et Ma'ān, pour la vendre aux commerçants de Naplouse. En Syrie, l'*ushnân* était collecté par les Bédouins dans la steppe de Palmyre<sup>6</sup>.

#### 1.1.2. Une situation géographique favorable

La prospérité marchande d'Alep et Naplouse, villes de l'intérieur, reposa pendant toute la période ottomane sur leur position de carrefour caravanier. Alep était le chef-lieu administratif d'une province englobant l'actuelle Syrie du Nord et une partie de la Cilicie, et son rayonnement s'étendait sur un vaste hinterland dont elle était le centre économique et commercial. Malgré la crise qui la frappa au XVIII<sup>e</sup> siècle, la réelle prospérité économique que connut la ville pendant la période ottomane reposa, en grande partie, sur la vigueur de son activité économique locale<sup>7</sup>, en particulier savonnerie et textile. La production de savon était redistribuée aux alentours ou exportée en Anatolie, en Perse, en Irak.

La ville de Naplouse a un poids démographique bien moins important que celui d'Alep<sup>8</sup>. Au cœur d'une région relativement éloignée du pouvoir central de la Sublime Porte, elle servit pourtant de centre économique et parfois politique en Palestine, au moins jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Alors que d'autres industries (comme le textile ou le coton) stagnaient du fait de la pénétration européenne des marchés, celle du savon y prit une réelle impulsion dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce aux grandes familles de notables locaux qui en firent un champ privilégié de leurs investissements ; le principal marché du savon de Naplouse était alors l'Égypte<sup>10</sup>.

---

<sup>6</sup> GRANDIN 1986, p. 149.

<sup>7</sup> RAYMOND 1991, p. 94.

<sup>8</sup> Alep comptait, entre le XVII<sup>e</sup> et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, entre 75 000 et 100 000 habitants. Naplouse, qui ne comptait qu'entre 5 et 7 000 habitants au XVI<sup>e</sup> siècle, en compte plus de 20 000 en 1850.

<sup>9</sup> DOUMANI 1995, p. 7.

<sup>10</sup> À titre de point de repère, signalons que l'industrie du savon de Marseille se développe à partir du tournant du XVII<sup>e</sup> siècle : si la ville possède des petites manufactures dès le XII<sup>e</sup> siècle, la première fabrique est fondée en 1593. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville compte 90 savonneries (BOULANGER 1999).

### 1.1.3. Une industrie prise en main par les notables locaux

L'importance du rôle des notables locaux dans l'histoire citadine est commune aux deux villes du savon. À l'époque ottomane, ces groupes étaient constitués de familles religieuses, auxquelles étaient traditionnellement associés des marchands et des propriétaires terriens. Ils servaient de relais du pouvoir central, et occupaient souvent des postes-clés de l'administration. Ce sont ces grandes familles qui, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, ont construit, acheté, voire rénové des savonneries. À Alep, celles qui sont situées dans la vieille ville appartiennent toutes à des familles de la notabilité commerçante<sup>11</sup>, qui associaient le commerce du savon à celui des produits alimentaires, du textile, parfois de l'industrie de la soie.

C'est à Naplouse qu'au XIX<sup>e</sup> siècle l'industrie du savon connaît l'essor le plus spectaculaire. Selon Doumani, c'est grâce à elle qu'à la fin de la période ottomane, les grandes familles construisirent la base matérielle de leur succès et de leur prestige social<sup>12</sup>. Au Jabal Nāblus, la fabrication de savon était, de plus, étroitement imbriquée à la politique : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, presque tous les membres du Conseil Consultatif de la ville<sup>13</sup> étaient des commerçants de savon et des propriétaires de savonneries. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'industrie, symbole de la richesse et de la prospérité des grandes familles de propriétaires, est florissante.

### 1.1.4. Une visibilité dans le tissu urbain

À Alep comme à Naplouse (**Fig. 1-2**), l'industrie du savon est inscrite dans le tissu urbain ; ainsi les deux villes possèdent-elle une rue anciennement appelée « rue des savonneries » (*shāri 'al-maṣābin*). À Alep, cette rue comprenait plus de vingt ateliers à cuire le savon, dont l'existence est attestée dès le XV<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. L'activité s'est ensuite déplacée à l'intérieur même de la ville, mais le quartier s'est appelé « quartier des savonneries » (*hayy al-maṣābin*), jusqu'à sa démolition en 1975<sup>15</sup>. Aujourd'hui, ce nom désigne la rue où se trouve concentrée la majorité des boutiques de vente de savon en gros, près de Bāb al-Faraj. Dans la vieille ville de Naplouse, on dénombrait dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle plus de trente savonneries. La plus grande concentration se trouve dans le quartier d'al-Yasmīniyya, où la « rue des savonneries » en compte neuf.

### 1.1.5 Le savon au laurier : des différences de tradition

Si le savon de Naplouse est traditionnellement confectionné avec de la simple huile d'olive, c'est grâce au savon au laurier (*ṣābūn ghār*) que la ville d'Alep a acquis sa renommée<sup>16</sup>. Cette particularité entraîne une véritable différence de tradition : à Alep, c'est le laurier qui donne au savon sa qualité. Les commerçants d'Alep s'approvisionnent sur le littoral syrien de la région de Kassab<sup>17</sup>, mais surtout dans les provinces turques, en particulier Antioche, une région particulièrement fertile en baies de laurier<sup>18</sup>.

L'appellation de *ṣābūn baladī* (savon du pays), qui est parfois utilisée pour le savon de Naplouse, désigne à Alep un savon sans ajout d'essence de laurier, donc considéré de qualité inférieure. On le

---

<sup>11</sup> Il s'agit des familles Zanābilī, Jbeilī et Fansā. Comme les bâtiments des savonneries étaient généralement des *waqf*-s familiaux, les familles ne les ont pourtant achetées qu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>12</sup> Selon B. Doumani, la production de savon a augmenté à Naplouse au XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'elle était en déclin dans la plupart des autres centres de production. Il en donne pour raison l'investissement massif et privilégié des familles de notables dans un champ également producteur de prestige social. Les savonneries jouaient aussi un rôle social et économique ; elles servaient, par exemple, de banques (DOUMANI 1995, p. 183-85). Avec plus de vingt savonneries en activité à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le poids relatif de la production par rapport au nombre d'habitants était donc à Naplouse bien plus remarquable qu'à Alep.

<sup>13</sup> Ce Conseil a été mis en place lors de l'occupation égyptienne de la Palestine (1831-1840).

<sup>14</sup> SAUVAGET 1950, p. 146 et 149, cité par GRANDIN 1986, p. 145.

<sup>15</sup> GRANDIN 1986, p. 145.

<sup>16</sup> GRANDIN 1986, p. 150.

<sup>17</sup> Des producteurs arméniens y fabriquent également un savon au laurier, appelé « savon de Kassab ».

<sup>18</sup> C'est pourquoi on entend souvent, à Alep, que le savon au laurier vient d'Antioche.

vendait principalement aux Bédouins, stigmatisés par les citadins comme peu raffinés<sup>19</sup>. À l'heure actuelle, on appelle parfois *baladī* à Alep du savon à l'huile de palme ou de coton, destiné aux classes populaires, ou à l'exportation vers des pays réputés pauvres (comme l'Irak par exemple).

## 1.2. Des transformations dans les ingrédients

### 1.2.1. Du *qelī* à la soude

À Naplouse, le commerce du *qelī* constitua jusqu'en 1918 un élément-clé des échanges réguliers entre les commerçants de la ville et les tribus bédouines de la rive Est du Jourdain<sup>20</sup>. Il s'interrompt après la première guerre mondiale, avec l'imposition des barrières douanières entre Naplouse et la steppe orientale. Le *qelī* fut donc remplacé par la soude, en provenance d'Alexandrie et d'Europe<sup>21</sup>. En Syrie, les savonniers d'Alep qui s'approvisionnaient auprès des Bédouins du désert de Palmyre ne connurent pas les difficultés liées à l'imposition de douanes ; c'est pourquoi ils continuèrent à utiliser le *shnān*, parallèlement à la soude artificielle<sup>22</sup>, jusque dans les années 1950. À cette date, ce commerce devenant peu rentable pour eux, les Bédouins renoncèrent à le ramasser ; la soude caustique, importée de différents pays d'Europe, remplaça alors définitivement tout autre agent alcalin<sup>23</sup>.

### 1.2.2. La diversification des huiles

En Syrie, l'huile utilisée pour le savon d'Alep est extraite des résidus solides d'une première presse des olives, essentiellement les noyaux. On l'appelle *zayt muṭrāf* – en français l'huile de grignon. On y ajoute de l'huile de laurier, qui lui donne sa qualité<sup>24</sup>. Vers 1945, et surtout après le gel de 1950, d'autres huiles sont introduites sur le marché syrien : huiles de coprah, d'arachide, de palme et de coton<sup>25</sup>.

À Naplouse, l'extraction de l'huile de grignon (appelée *zayt jift*), puis son utilisation pour le savon fut introduite dans les années 1950 par un industriel du nom de Hamdī Kana'ān ; cette idée lui serait venue de ses relations avec des commerçants en Syrie et au Liban<sup>26</sup>. Le savon qui en est fait, appelé « savon vert », s'utilise pour la lessive et le lavage des sols ; il connut un réel essor sur le marché local dans les années 1960-1970. L'exploitation de l'huile de *jift*, bien meilleur marché, permit à des familles moins riches d'exploiter des savonneries pour leur compte. Certains ouvriers en profitèrent pour accéder au statut de petits fabricants, et commencèrent à diversifier les types d'huiles et à utiliser des graisses animales.

Depuis les années 1980, les grandes savonneries de Naplouse toujours en activité importent, pour des raisons financières, une huile d'olive raffinée d'Italie. Malgré les coûts occasionnés par les taxes d'importation et le transport (en bateau depuis l'Italie, puis en camion depuis le port de Haïfa), elle reviendrait une fois et demie à deux fois moins cher que l'huile locale<sup>27</sup>.

## 1.3. Les procédés de fabrication : des transformations minimales

---

<sup>19</sup> Ne dit-on pas, en guise de proverbe à Alep : « *Lal bedū, kull shī beṣīr ṣābūn* » (« Pour le Bédouin, tout est du savon ») ?

<sup>20</sup> NIMR 1936-1961, p. 289.

<sup>21</sup> JAUSSEN 1927, BAHJAT, TAMMİMĪ 1916. Aujourd'hui, elle provient d'Allemagne, du Portugal, et depuis une date plus récente, de pays du Golfe.

<sup>22</sup> GRANDIN 1986, p. 149, note 1, rappelle que celle-ci fut inventée en 1791.

<sup>23</sup> GRANDIN 1986, p. 149.

<sup>24</sup> Voir *supra*.

<sup>25</sup> GRANDIN 1986, p. 146.

<sup>26</sup> Entretien avec Bāsel Kana'ān, août 2005

<sup>27</sup> Selon des ordres de grandeur recueillis à la savonnerie Maṣrī de Naplouse en 2005. L'huile d'olive locale est utilisée exclusivement pour la table.

La fabrication du savon (remarquablement identique, avec quelques différences, dans les anciennes savonneries de Naplouse et Alep) se fait en quatre étapes : la cuisson, l'étalage, la découpe et le séchage, qui sont prises en charge par différentes équipes d'ouvriers.

### 1.3.1. La cuisson (al-tabīkh) (Fig. 3-4)

Au rez-de-chaussée de la savonnerie, dans une cuve d'une contenance de quatre à cinq tonnes appelée *halla* à Naplouse et *qidr* à Alep, deux ou trois ouvriers versent l'huile, à laquelle ils ajoutent un mélange d'eau et de soude appelé « eau caustique » (*mayy al-khamīr*) ; celle-ci est préparée dans des bacs joutant la cuve (appelés barquieux dans les savonneries françaises, *šamda* à Alep et *mibzal* à Naplouse). Avant l'utilisation de la soude, il s'agissait d'un mélange de *qelī* (ou *shnān*) et de chaux. La préparation de l'eau caustique durait alors plusieurs jours.

Le mélange, auquel on ajoute parfois du sel, se fait pendant deux ou trois jours dans la cuve, sous laquelle est allumé un feu autrefois alimenté par des noyaux d'olive appelés en Syrie *barīn* ; depuis les années 1970, on utilise une chaudière à gaz ou à mazout<sup>28</sup>. Régulièrement, les ouvriers mélangent la pâte ainsi obtenue avec une sorte de grosse cuiller mesurant près de 3 m de long, qu'on appelle à Alep le *meswāt* et à Naplouse le *dukshāb*. Cet instrument a été remplacé au milieu des années 1970, dans la plupart des savonneries, par un mixer électrique. On verse également de l'eau pour diminuer l'acidité du mélange. Enfin, à Alep, on ajoute à la fin du cycle de saponification de l'huile de laurier<sup>29</sup>.

C'est l'expérience du *rayyis*, responsable des ouvriers de cuisson, qui détermine quand le mélange est prêt. À Naplouse, il plongeait dans la cuve un long bâton de bois de 60 cm de long et jugeait de la préparation d'après l'odeur qui s'en dégageait<sup>30</sup>, en étalant un peu de préparation sur la paume de sa main. Une autre manière de juger de l'état de la cuisson est de goûter le savon avec la langue<sup>31</sup>.

### 1.3.2. L'étalage (al-baṣṭ)

La deuxième étape de la fabrication du savon est son étalage sur une surface plane (Fig. 5-6) appelée *mafrash* à Naplouse, *manshar* à Alep, préalablement recouverte d'une mince feuille de papier (à Alep on utilise parfois du nylon). À Naplouse, une équipe de porteurs monte le mélange au premier étage de la savonnerie, par un escalier et avec des seaux d'une contenance d'environ 50 kg. L'opération, appelée *baṣṭ*, est délicate et dangereuse ; il faut environ 3 heures pour l'effectuer.

À Alep, le savon était acheminé à l'étage supérieur à travers une petite trappe située au-dessus de la cuve. Aujourd'hui, il est coulé avec une pompe électrique et un tuyau (*kharṭūm*), ce qui économise à la fois le personnel employé, les efforts fournis et la durée du coulage (Fig. 7).

Un ouvrier égalise la surface à l'aide d'un instrument en bois appelé *mālaj* à Naplouse et *mashah* à Alep (Fig. 8), non sans avoir mesuré la hauteur du savon grâce à une pique en bois (*qiyās*). Le savon sèche ensuite pendant une journée environ.

### 1.3.3. La découpe (al-taqī')

La troisième étape consiste en la préparation pour la découpe, puis la découpe elle-même. À Naplouse, la surface de savon est quadrillée avec un fil trempé dans la teinture rouge, par des ouvriers qui ont mesuré la taille des morceaux à l'équerre (Fig. 9). Il est ensuite tamponné à la marque de la savonnerie, par deux ou trois ouvriers qui, un tampon dans chaque main, les laissent retomber en cadence au centre des carrés ; la surface est découpée suivant la ligne rouge. Les opérations du

<sup>28</sup> Une seule savonnerie à Alep (qui appartient à la famille Zanābīlī) fonctionne encore au charbon.

<sup>29</sup> Entre un à huit barils, ce qui représente 2 à 30 % de la proportion d'huile. Des étoiles sur le savon indiquent la quantité de laurier utilisée, garantissant ainsi différents degrés de qualité. Deux étoiles correspondent à deux barils d'huile de laurier, quatre étoiles à quatre barils, etc. Le savon 8 étoiles est appelé *ghār extrā* ou *ghār mumtāz* et produit assez rarement, généralement pour une clientèle qui fait des commandes privées (GRANDIN 1986, p. 153 ; c'est aussi le résultat de mes observations).

<sup>30</sup> DOUMANI 1995, p. 199, et entretiens avec Hajj Hasan al-Maṣrī, ancien ouvrier des savonneries de Naplouse.

<sup>31</sup> Je n'ai observé cette pratique dans aucune des savonneries de Naplouse, mais elle est toujours en vigueur dans certaines savonneries d'Alep.

quadrillage, du tamponnage et de la découpe se déroulent en même temps, les ouvriers découpant les coins de *mafrash* déjà tamponnés, se croisant à reculons sans se toucher (**Fig. 10-11**).

À Alep (**Fig. 12-13**), les ouvriers (chaussés de sandales en bois appelées *qabqāb*) mesurent soigneusement les morceaux de savon, puis utilisent pour découper un instrument appelé *jawza* (du nom de l'arbre dont est fait le bois, le noyer) : il s'agit d'une sorte de couteau à plusieurs lames<sup>32</sup>, muni d'un long manche. On le charge d'un poids d'environ 25-30 kg (souvent c'est un enfant que l'on juche en équilibre sur le couteau), et plusieurs autres ouvriers, munis de cordes, tirent à reculons, pas à pas. Un ou deux ouvriers tamponnent ensuite les savons à la marque de la savonnerie, avec un sceau unique ou multiple.

#### 1.3.4. L'empilage (al-tashbīk)

La dernière étape est l'empilage des savons pour le séchage (**Fig. 14-15**). Le jour suivant, les mêmes ouvriers retirent les morceaux de savon, les regroupent en tourelles de six à douze pièces, puis les empilent en quinconce dans la zone de séchage. À Alep, ils sont généralement installés contre les murs de la savonnerie, avec des interstices pour permettre une bonne ventilation. À Naplouse, il est d'usage de monter des tours à claire-voie appelées *tanānīr*.

Le savon sèche ainsi pendant deux à trois mois. À Naplouse, il est ensuite emballé manuellement<sup>33</sup>, dans un papier qui porte la marque de la savonnerie, puis dans des sacs en toile de jute pour la vente sur le marché local, et des cartons pour l'exportation en Jordanie – c'est aussi le cas à Alep, qui exporte le savon parfois jusqu'en Europe ou au Japon.

L'industrie du savon est une industrie saisonnière, suivant la récolte des olives qui se fait généralement au mois d'octobre. Le temps hivernal est favorable à la fabrication du savon, qui sèche ensuite pendant les mois d'été. Les ouvriers des savonneries travaillent donc le reste de l'année à un autre emploi. À Naplouse, l'industrie a perdu son caractère saisonnier, depuis le remplacement de l'huile d'olive locale par l'huile italienne qui arrive tout au long de l'année.

Ainsi, on voit que les procédés de fabrication du savon n'ont connu que des transformations minimales et restent exempts, ou presque, de mécanisation. Et de fait, c'est l'introduction des savons industriels qui contribua au déclin du savon de Naplouse – une « modernisation » à laquelle le savon d'Alep a, à l'inverse, résisté.

## 2. La situation actuelle de l'industrie du savon : Naplouse et Alep, des destins inversés

Aujourd'hui, l'industrie du savon de Naplouse est en très net déclin. En 2004, seules trois grandes savonneries continuaient à produire du savon selon le procédé de fabrication manuelle ; elles appartenaient toutes trois à des grandes familles de la ville : les familles Ṭūqān, Maṣrī et Shaka'a. Quelques petites fabriques fonctionnent encore occasionnellement. En 2002, date de la réinvasion par Israël de la plupart des villes palestiniennes, ces savonneries produisaient une moyenne de 1200 tonnes par an. Environ 80 % sont exportés en Jordanie, grâce aux liens de longue date des grandes familles de Naplouse avec la rive Est du Jourdain. Après 2002, la production a chuté à 700-800 tonnes par an. Cette situation ne fait que s'aggraver : en 2007, la savonnerie Maṣrī a fermé, ne laissant que deux grandes savonneries en activité pour lesquelles les ventes chutent d'année en année.

À Alep à l'inverse, l'industrie du savon au laurier connaît un regain de prospérité. Dans la vieille ville et ses souks, des échoppes débordent de pains de savon de couleur marron clair, parfois coupés en

---

<sup>32</sup> La *jawza* à cinq lames est appelée *khamsawiyya* et celle à sept lames, *saba'awiyya* ; l'une est utilisée pour couper dans la longueur du *mabṣa ṭ*, l'autre dans la largeur.

<sup>33</sup> Les ouvriers emballent en moyenne 500 à 1000 savons par heure.

deux pour montrer la couleur verte issue de l'ajout de laurier<sup>34</sup>. Si quatre savonneries sont encore en activité dans la vieille ville, l'essentiel de la production provient d'établissements qui continuent d'ouvrir, d'année en année en périphérie, dans la « ville industrielle » (*madīna šinā ūyya*) d'Alep. Dans des bâtiments d'allure « moderne<sup>35</sup> » (**Fig. 16**), le gros de la production du savon est fabriqué selon les techniques de fabrication manuelles. En 2007, pas moins de 183 établissements étaient enregistrés à la Chambre d'industrie d'Alep<sup>36</sup> : ce chiffre inclut des savonneries qui se développent depuis les années 1980 en pays kurde, notamment dans la région de 'Afrīn. Selon les chiffres recueillis à la Chambre d'industrie, ces savonneries avaient en 2007 une productivité totale d'environ 62 000 tonnes par an<sup>37</sup>.

La différence de poids démographique des deux villes contribue en partie à expliquer celle de la quantité de production : Alep compte aujourd'hui environ 1 700 000 habitants, pour seulement 200 000 à Naplouse. Pour comprendre les raisons de ces destins inversés, il faut cependant revenir aux évolutions de l'industrie dans les deux villes, dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours.

## 2.1. Le savon de Naplouse : un déclin tout au long du XX<sup>e</sup> siècle

L'« âge d'or » du savon de Naplouse dura jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1920, la plupart des grandes savonneries de Naplouse s'étaient constituées en société et avaient créé leurs marques<sup>38</sup>. À partir des années 1930, l'industrie connut un déclin régulier. Après la *nakba* (« catastrophe »)<sup>39</sup> de 1948, le marché égyptien se ferma, et les exportations se dirigèrent exclusivement vers la Jordanie voisine. Si l'essor du savon vert, dans les années 1960-70, permit au marché local de conserver une certaine vigueur, celui-ci se trouva après l'occupation israélienne de la Cisjordanie et de Gaza de 1967 inondé de produits israéliens et étrangers. Les petites savonneries productrices de savon vert ont été victimes de l'introduction des détergents et des machines à laver.

### 2.1.1. Des difficultés économiques, dues à la situation politique

#### *Savon de Naplouse et concurrence étrangère —*

« Les gens en sont à ne même pas avoir de quoi acheter les produits essentiels ! Donc pour le savon, quand les gens voient qu'il y a du savon de Chine ou de Taïwan pas cher... »

C'est ainsi que s'exprimait Abū Amjad, comptable de la société Ṭūqān à Naplouse, en 2007. Tout comme les autres produits de fabrication locale, le savon de Naplouse doit faire face à la concurrence de produits « étrangers »<sup>40</sup>. Celle-ci est de plusieurs types : d'une part, les savonnets parfumés de marques occidentales (Lux, Dove, Palmolive...) sont considérées comme plus attrayantes que le morceau de Naplouse blanc et cubique, aux angles rugueux. Celui-ci subit par ailleurs la concurrence de savonnets turques ou israéliennes (voire chinoises) industrielles, considérées comme moins chères.

<sup>34</sup> La couleur verte initiale du savon au laurier tourne au marron clair au séchage. En coupant le savon en deux, l'observateur averti peut ainsi connaître « l'âge » du savon.

<sup>35</sup> Selon l'expression utilisée par Dr. Mahmūd al-Hreitānī.

<sup>36</sup> Ce chiffre doit être pris avec quelques précautions : d'une part, il ne recense que les établissements possédant des licences d'exploitation. D'autre part, certaines de ces savonneries ont pu fermer peu de temps après leur ouverture.

<sup>37</sup> Ce chiffre doit, bien entendu, être pris avec les mêmes précautions que le nombre des savonneries...

<sup>38</sup> Celles-ci étaient souvent des noms d'animaux ou des symboles : al-Baqara (la vache), al-Jamal (le chameau), al-Muftāhayn (les deux clefs), al-Na 'āma (l'autruche), etc.

<sup>39</sup> Nom donné par les Palestiniens à la partition de la Palestine mandataire et à la création de l'État d'Israël, ainsi qu'à la fuite de plusieurs millions de Palestiniens de leur terre d'origine pendant la guerre de 1948-49.

<sup>40</sup> Un article du quotidien palestinien *al-Ayyām*, titrait par exemple en juin 2005 : « Qui sauvera le savon de Naplouse de l'invasion étrangère ? » - allusion à la fois à l'occupation israélienne, et à l'inondation du marché local par des produits « étrangers », israéliens ou autres...

Cette absence de protection de la production locale a des raisons politiques : aujourd'hui comme hier, c'est l'absence d'un État souverain capable de contrôler les frontières et les taxes qui a empêché le savon de Naplouse d'être protégé. Si à l'heure actuelle, en vertu du protocole de Paris<sup>41</sup>, l'Autorité palestinienne peut théoriquement imposer des taxes plus élevées sur les produits étrangers, elle en est pratiquement incapable dans la mesure où ces produits (à l'exception de ceux qui passent par le pont avec la Jordanie) transitent par Israël ; elle n'a par ailleurs pas de moyen de contrôler l'afflux des produits israéliens.

*Les problèmes de transport* — C'est le début de la première Intifada, à la fin des années 1980, qui marqua le recul définitif de l'industrie du savon de Naplouse. Le travail devint dangereux pour les savonneries de la vieille ville, cible privilégiée des attaques israéliennes : beaucoup d'entre elles durent fermer. Les années 1990 virent en outre l'instauration du système de zonage des Territoires palestiniens issu des accords d'Oslo, et la pérennisation de la pratique du « bouclage » militaire<sup>42</sup> : les entraves à la circulation se multiplièrent. Naplouse fut spécialement touchée par ces mesures : entre 2000 et 2009, avec la deuxième Intifada, la ville a vécu un état de siège quasi-permanent. Cette situation affecta particulièrement les savonneries, qui sont contraintes d'importer les matières premières nécessaires à la fabrication du savon.

L'huile d'olive en provenance d'Italie arrive par bateau au port de Haïfa où elle doit transiter par un agent israélien, et où une taxe d'importation doit être payée au gouvernement israélien. Le camion qui l'achemine ensuite jusqu'à Naplouse doit posséder une plaque d'immatriculation israélienne de couleur jaune<sup>43</sup>. Il ne peut pas entrer dans la ville, et un autre camion doit venir l'attendre et récupérer le container. Les coûts de transport se trouvent donc augmentés. Les mêmes problèmes se posent pour l'importation de la soude caustique, ainsi que pour la distribution. Depuis les accords d'Oslo, les routes interurbaines se sont encombrées de checkpoints : les temps d'attente se multiplient, certains marchés se ferment. En ce qui concerne l'exportation vers la Jordanie, le chauffeur qui achemine le savon ne peut plus, depuis 2002, passer la frontière avec son camion<sup>44</sup>.

Obstacles à la circulation, fragilité face à la concurrence étrangère : ces difficultés proviennent pour une grande part de raisons politiques. Pourtant, face au problème de la concurrence, un avis largement répandu à Naplouse est que « le problème des savonneries, c'est qu'ils n'ont pas développé le travail ». Ainsi que le formulait Māzen, cousin du directeur de la savonnerie Shaka'a : « Il faut des machines. Il faut sortir du travail à la main<sup>45</sup> ! » Du point de vue des procédés de fabrication comme de celui de la forme et de l'emballage, le problème de la compétitivité du savon de Naplouse est présenté par de nombreux acteurs comme sa difficulté à faire face à la « modernité ».

### 2.1.2. *Le savon de Naplouse : une impossible modernisation ?*

Des tentatives ont eu lieu, dès le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, pour mécaniser le travail du savon de Naplouse : en 1923, la première machine à couper du savon est installée par le Hajj Nimr al-Nābulsi<sup>46</sup>. Dans les années 1950, des industriels de la famille Kana'ān importent des machines d'Allemagne. À la savonnerie Maṣṣrī comme à la savonnerie Shaka'a, on se fit longuement état de tentatives pour fabriquer du savon « comme du Lux » ; dans tous les cas, le résultat était le même : ça « n'avait pas marché ».

---

<sup>41</sup> Il s'agit du versant économique des accords d'Oslo.

<sup>42</sup> On appelle communément « bouclage » (en anglais *closure*) la politique de fermeture et d'entraves à la circulation pratiquée par le gouvernement israélien dans les bantoustans palestiniens issus des accords d'Oslo (DEBIÉ, FOUET 2001, p. 294 sqq)

<sup>43</sup> Le système de bouclage permanent, appliqué à la Cisjordanie et à Gaza depuis 1993, est fondé en effet sur l'instauration d'un système de permis d'entrée pour les personnes, et de plaques d'immatriculation de couleur différente pour les véhicules : jaunes pour les Israéliens, vertes pour les Palestiniens.

<sup>44</sup> BONTEMPS 2010.

<sup>45</sup> Entretien avec Māzen al-Shaka 'a, juillet 2007.

<sup>46</sup> GRAHAM-BROWN 1982, p.139.

L'essentiel de ces tentatives de modernisation ont été réalisées par des petits fabricants de savon vert utilisant des huiles végétales ou des graisses animales. Pour ces derniers, la modernisation de l'outillage et la diversification de la production étaient une question de survie : la demande en savon vert a été bouleversée par l'introduction des machines à laver, lessives et produits d'entretien. Ces tentatives échouèrent cependant. Abū Rashīd fait partie de ces ouvriers qui ont profité de la diversification de l'huile pour ouvrir une petite fabrique. Il raconte :

« Après 85 (...) j'ai essayé de me moderniser un peu... J'ai apporté des machines (...) J'ai rencontré le problème (...) [de] l'arrivée des produits importés sur le marché local. On a été face à un raz-de-marée (...) ! (...) À partir de là dès qu'on voulait faire un pas en avant on revenait en arrière<sup>47</sup>. »

À l'heure actuelle, le marché du savon industriel est couvert en quasi-totalité par les produits importés, qu'il s'agisse de savons des marques Lux ou Palmolive, vus comme « modernes », ou de savons bon marché importés « de Turquie ou de Chine ».

Il arrive souvent que les habitants de Naplouse attribuent l'absence de modernisation de « leur » savon à un problème de « mentalité », celle des savonniers comme celle des consommateurs. Ainsi, ces propos que me tint Māzen al-Shaka'a :

« Le problème avec ces gens du savon... ils travaillent avec la mentalité ancienne, celle de mon père et de mon grand-père... Il y en a qui ont commencé à réfléchir à comment développer (...) ils n'ont pas réussi, ils se sont rendus [en disant que] ça ne marche pas. (...) Ils te disent ce ne sera plus du savon de Naplouse (*ṣābūn nābulṣī*) (...) Le savon de Naplouse, il a cette forme-là. Si tu vas voir le client (...) et que tu lui dis le savon (...) est devenu comme ça, il te dit : "Non, ça ne va pas, je n'en veux pas"<sup>48</sup>. »

Si le savon de Naplouse ne s'est pas « développé », c'est donc aussi parce que changer l'une ou l'autre de ses caractéristiques, pour le consommateur qui y est habitué, ce serait changer son « identité » : « Ce ne serait plus du savon de Naplouse. » (**Fig. 17**) Afin de comprendre ses échecs à la modernisation, et au-delà de l'intériorisation d'une image de soi dévalorisée, véhiculée par l'occupant, il faut prendre en compte les représentations collectives de ce qu'est – ou devrait être – le savon de Naplouse, et qui définissent son caractère « traditionnel »<sup>49</sup>.

### 2.1.3. Savon de Naplouse et représentations

À travers la référence à l'huile d'olive, le savon de Naplouse est lié à la symbolique de l'olivier, qui est aujourd'hui une icône nationale pour les Palestiniens : pureté, abondance, dimension sacrée<sup>50</sup> et qualité. Si le savon de Naplouse, on l'a vu, n'est plus fait avec de la « pure » huile d'olive locale, cette réalité semble ignorée (ou curieusement « refoulée ») par une grande partie des habitants<sup>51</sup>.

Le deuxième ingrédient du savon, le *qelī*, contribue à évoquer la mémoire de la foisonnante activité commerciale de Naplouse, à une époque elle était un centre économique régional. Le rappel du chemin

<sup>47</sup> Entretien avec Abū Rashīd, 2005.

<sup>48</sup> Entretien avec Māzen al-Shaka'a, juillet 2007.

<sup>49</sup> Je suis ici Gérard Lenclud qui écrit que c'est « le point de vue que les hommes du présent développent sur ce qui les a précédés » qui constitue la tradition (LENCLUD 1987 [article en ligne]).

<sup>50</sup> Dans la tradition coranique, l'olivier est un « arbre de bénédiction » (*shajara mubāraka*) et l'huile d'olive, une source de lumière diffuse, guidant vers la lumière divine. Voir la sourate XXIV du Coran, intitulée « La lumière » (*Le Coran*, p. 376).

<sup>51</sup> J'ai pu m'en rendre compte lors d'une conférence que j'ai donnée en mai 2005 au centre culturel français de Naplouse. J'expliquai que le savon, dans les grandes savonneries encore en activité, est aujourd'hui fabriqué avec de l'huile d'olive raffinée importée d'Italie, et qu'il est difficile de dater précisément l'époque où les importations ont commencé ; cette information causa un certain choc à l'assistance.

de ces ingrédients, depuis le village ou les steppes bédouines jusqu'aux savonneries, permet d'approcher une mémoire de l'économie citadine, rythmée par les échanges avec l'extérieur – une mémoire particulièrement valorisée, à une époque où le bouclage coupe périodiquement la ville de son environnement rural. Le rappel du fonctionnement des savonneries de la vieille ville est bien souvent prétexte à évoquer une harmonie des relations sociales, aujourd'hui perdue. L'évocation de « leur » savon, pour les Naplousains, s'articule avec une reconstruction du passé ; elle se couple d'une nostalgie de liens sociaux, de modes de sociabilité ou de formes de travail considérés comme révolus. Et dans ce contexte de reconstruction de la mémoire, la modernité n'est pas nécessairement vue comme positive. Certains, notamment les petits fabricants en difficulté, sont prompts à la rendre responsable de la « fin » du savon de Naplouse. C'est ainsi qu'Abū Hishām Slīm, ancien ouvrier des savonneries devenu petit fabricant a cette phrase : « Les gens ne comprennent plus ce savon ». « Comprendre » le savon, c'est en connaître les caractéristiques typiques permettant d'en apprécier les qualités. À en croire les Naplousains, celles-ci sont dues à son caractère entièrement naturel, et à son pourcentage élevé d'huile d'olive. Sa difficulté à faire de la mousse serait une preuve de son efficacité contre la saleté, car à la différence des autres savons, il ne mousserait que quand la peau est parfaitement propre. Ce dernier trait aurait d'ailleurs fait dire à un acteur de cinéma égyptien, de passage à Naplouse dans les années 1960 : « Il faut donc se laver d'abord avec un autre savon, puis utiliser le savon de Naplouse !... »<sup>52</sup>.

Ainsi, pour ses consommateurs habitués à sa forme et son aspect, le savon de Naplouse signe la mémoire d'une époque passée, qui continue à vivre un peu à travers son usage. Il n'est pas simple support de représentations : son utilisation renvoie également à la « connaissance » de ses qualités, ainsi qu'à la force de l'habitude.

#### 2.1.4. Une industrie négligée ?

La crise actuelle du savon de Naplouse, cependant, est liée à la baisse bien réelle de la consommation locale. Abū Hishām ajoutait : « Plus les vieux qui comprennent ce savon meurent, plus notre travail diminue<sup>53</sup> ». Parlant de la sorte, il faisait allusion au fait que le savon de Naplouse est acheté en priorité par une population âgée, ayant passé la soixantaine<sup>54</sup>. Bon nombre d'hommes d'un certain âge affirment utiliser le savon de Naplouse pour se laver les cheveux ; les femmes avouent en général préférer le shampooing. Les générations plus jeunes, « ignorantes » des bienfaits de l'huile d'olive, préfèrent un savon qui mousse plus vite et d'une forme plus pratique que celle du « morceau de Naplouse », qui fait aisément figure de produit archaïque.

Cette « négligence » croissante du consommateur local se conjugue avec celle des grandes familles de propriétaires, qui ne cherchent pas à faire de la publicité, à ouvrir de nouveaux marchés ou à améliorer leur produit. Par le passé, l'industrie du savon a certes contribué à asseoir le pouvoir de ces grandes familles ; mais elle ne représente plus aujourd'hui qu'une branche très mineure de leurs activités. Pour les familles Ṭūqān, Shaka'a et Maṣrī, de nos jours davantage tournées vers le monde des investissements et de la finance, la poursuite de l'activité savonnaire tient en grande partie à la préservation d'un héritage (*turāth*) familial, symbole d'une appartenance citadine ancienne, et garant de leur ancrage local. La savonnerie, jadis pilier symbolique de la notabilité naplousaine, est de plus en plus un symbole tourné vers le passé : elle est gardée comme souvenir, mais les propriétaires qui la préservent ne sont pas vraiment disposés à investir dans une modernisation, ou une patrimonialisation. C'est l'inverse à Alep, où l'industrie du savon au laurier connaît à l'heure actuelle un essor renouvelé.

## 2.2. Le savon d'Alep : un regain de prospérité

---

<sup>52</sup> Entretien avec Bassām al-Shaka'a, ancien maire de Naplouse, mai 2007.

<sup>53</sup> Entretien avec Abū Hishām Slīm, mai 2007.

<sup>54</sup> Il s'agit bien entendu d'une estimation.

À Alep, le XX<sup>e</sup> siècle est marqué par une progression spectaculaire du nombre des savonneries, avec la construction de fabriques à l'extérieur de la ville<sup>55</sup>. Dans les années 1950, plusieurs savonneries « modernes » furent construites dans ce qui devenait la zone industrielle d'Alep. Elles utilisaient des huiles étrangères – notamment de palme – ce qui leur permit, pour certaines d'entre elles, de mécaniser une partie de leur production, et d'être moins dépendantes du caractère saisonnier de l'activité<sup>56</sup>. La progression du nombre des savonneries n'est certes pas linéaire : la crise des années 1930 affecta toute l'économie syrienne ; la fermeture des frontières avec l'Irak affecta également l'exportation de savon d'Alep. Celle-ci fut cependant en partie compensée par la conjugaison de l'ouverture économique de la Syrie, ainsi qu'un nouvel engouement occidental pour les produits « naturels »<sup>57</sup> : les savonneries commencent à exporter en Europe, au Japon, aux États-Unis<sup>58</sup>. D'autres vagues de construction eurent lieu dans les années 1980 et 1990. En 2007, on me rapporta à la Chambre d'industrie d'Alep que « chaque année, une nouvelle fabrique ouvre ». La plupart de ces sociétés ont également un bureau dans le quartier des grossistes, près de Bāb al-Faraj.

Dans la vieille ville d'Alep, quatre anciennes savonneries continuent de fonctionner : deux appartiennent à la famille Zanābīlī, et deux à la famille Jbeilī<sup>59</sup>. Leur production annuelle, qui oscille pour chacune d'entre elles entre 300 et 500 tonnes maximum, est bien moindre que celle des savonneries de la zone industrielle : ces dernières, pour certaines, atteignent aisément les 1000 tonnes par an, dans des bâtiments beaucoup plus vastes.

### 2. 2.1. Les savonneries de la vieille ville : une délocalisation en cours ?

La situation de la savonnerie Fansā en 2007 est révélatrice d'un processus qui semblait alors en cours à Alep : celui de la délocalisation des anciennes savonneries hors de la vieille ville. La famille Fansā, éminente famille d'anciens savonniers, possédait plusieurs savonneries dans la vieille ville, dont une du côté de Bāb Qinesrīn qu'elle vendit à un producteur du nom d'Ahmad Shawqī Ṣābūnī. Elle continuait cependant à y fabriquer du savon pour son compte. En 2005, Ṣābūnī, criblé de dettes, se trouva dans l'obligation de vendre. La société Fansā voulut alors racheter la savonnerie ; mais Ṣābūnī trouva plus offrant en la personne d'un grand propriétaire terrain, qui comptait utiliser les bâtiments pour un projet immobilier<sup>60</sup>. Fu'ād Fansa, l'actuel directeur de la société Fansā, décida alors de construire une nouvelle savonnerie, qui devait être achevée en 2008, dans la zone industrielle d'Alep. En attendant, il faisait confectionner le savon dans la nouvelle fabrique que Ṣābūnī fit lui-même construire en 2006, après avoir vendu la savonnerie de la vieille ville. Au début de 2007, Ahmad Ṣābūnī succomba à une crise cardiaque – ses enfants, qui travaillaient avec lui, ont repris l'affaire familiale.

Cette même année, je visitai avec le Dr. Mahmūd Hreitānī la savonnerie de Nāder Barakāt dans le quartier de Shaykh Najjār (zone industrielle). Nāder Barakāt, ancien chauffeur de camion, s'était lancé dans le commerce du savon dans les années 1980, en ouvrant un bureau de vente en gros à Bāb al-Faraj ; en 1988, il acheta un terrain dans la ville industrielle, et construisit sa savonnerie, achevée en 1990. Il y vend actuellement cinq marques, pour du savon au laurier traditionnel mais aussi du savon moulé et parfumé. À notre arrivée, Barakāt nous parla de feu Ahmad Ṣābūnī, en déplorant sa mort subite. Ensuite, la discussion en vint aux raisons qui lui avaient fait vendre la savonnerie près de Bāb Qinesrīn.

---

<sup>55</sup> Citant Gazzī, Godard et Hamidé, Grandin donne les chiffres de 10 en 1938 et 17 en 1939 (GRANDIN 1986, p. 146).

<sup>56</sup> GRANDIN 1986, p. 146.

<sup>57</sup> Voir *infra*.

<sup>58</sup> D'après mes entretiens, ces exportations ont commencé dans les années 1980. Les statistiques syriennes indiquent un net « décollage » des exportations de la catégorie « soap, organic surface active agents, washing lubricating preparations, artificial and prepared waxes polishing and scoring preparations candles and similar articles » à partir de 1987, après une chute en 1985 (*khalāsāt al-tijārat al-khārijīyya*).

<sup>59</sup> Il s'agit de cousins, mais qui ne coopèrent pas dans le travail.

<sup>60</sup> Probablement pour en faire un restaurant à destination des touristes.

Selon Nāder Barakāt, Ṣābūnī n'avait plus un capital suffisant pour acheter les matières premières. Il a donc dû vendre, et avec l'argent gagné il a pu construire une autre savonnerie dans la zone industrielle.

D'après le Dr. Mahmūd, il n'y aura bientôt plus de savonneries dans la vieille ville : tout d'abord à cause d'une politique de protection qui empêche les industries de s'y installer, puis à cause de l'aspect très peu pratique de ces vieux bâtiments, dans des quartiers aux ruelles étroites : les camionnettes ne peuvent pas entrer, on doit déplacer la marchandise avec des barils<sup>61</sup>.

De la même manière, Fu'ād Fansā justifiait la construction d'une fabrique « moderne » en dehors de la vieille ville :

« (...) d'abord la cuve est plus adaptée, ensuite pour le transport de l'huile c'est infiniment plus simple : on apporte un container et on le vide dans le puits avec un tuyau ; dans la vieille ville, il fallait faire entrer des barils par huit avec une Suzuki [petite camionnette en forme de van]... et avec les embouteillages et tout... »<sup>62</sup>

Pour les autres savonniers de la vieille ville pourtant, une telle délocalisation restait, en 2007, encore à l'état de projet. 'Abd al-Badīh Zanābīlī, âgé de plus de quatre-vingts ans, me parla un matin de l'idée que son fils et lui avaient d'ouvrir une nouvelle savonnerie dans la ville industrielle. L'un des intérêts de cette délocalisation était d'installer des pièces de refroidissement, pour pouvoir confectionner le savon tout au long de l'année.

Je demande à 'Abd al-Badīh s'ils continueront à travailler ici [dans la vieille ville]. Il me répond que si le projet arrive à son terme, cela prendra beaucoup de temps. Ensuite il est important de continuer à travailler dans l'endroit où avait commencé son grand-père, et pas seulement pour des raisons sentimentales : les touristes qui viennent regarder la fabrication du savon, me dit-il, veulent voir des vieux bâtiments. L'endroit a donc aussi son importance : les clients préfèrent acheter un savon qui a été fait dans un lieu qui a une histoire<sup>63</sup>.

Ainsi, même si le projet existait, 'Abd al-Badīh Zanābīlī n'était en 2007 pas vraiment convaincu de délocaliser sa production. Il en était de même pour son petit-neveu Musbāh, tout comme pour les deux savonneries Jbeilī. À Alep comme à Naplouse, la continuation du métier du savon s'explique également, pour les anciens savonniers, par la préservation d'un héritage familial qui inclut l'attachement aux bâtiments de la vieille ville.

Continuer à y travailler a pourtant aussi une justification beaucoup plus concrète : la savonnerie de 'Abd al-Badīh Zanābīlī vend l'essentiel de sa production en France et en Italie ; celle de Muṣbāh Zanābīlī vend en France et en Italie, mais aussi au Japon. La savonnerie 'Adnān Jbeilī, en face du Bimaristān al-Arghūnī, vend un quart à un tiers de sa production en France. Quant à la société Fu'ād Fansā et fils (qui n'a que très récemment délocalisé sa savonnerie), elle vend 60% de sa production en France<sup>64</sup>. Jouissant d'une réputation de qualité, ce sont les savonneries de la vieille ville qui produisent les plus grandes quantités de savon exporté en Europe, en Amérique et au Japon<sup>65</sup>, à des firmes en quête de tradition tout autant que de qualité. Les bâtiments anciens des savonneries donnent une touche « authentique » à la fabrication du savon, et sont autant d'arguments de vente.

---

<sup>61</sup> Extrait du journal de terrain, savonnerie Barakāt, mars 2007.

<sup>62</sup> Entretien avec Fu'ād Fansā, mars 2007.

<sup>63</sup> Extrait du journal de terrain, savonnerie Zanābīlī, mars 2007.

<sup>64</sup> Seule la savonnerie Nazīr Jbeilī vend uniquement sur le marché local.

<sup>65</sup> Certaines savonneries « modernes », situées en dehors de la vieille ville (voire des savonneries de 'Afrīn) vendent également des savons sur le marché européen ; mais il s'agit souvent de quantités plus limitées.

## 2. 2.2. Les marchés des savonneries d'Alep

Pour comprendre le dynamisme de l'industrie du savon d'Alep, le premier élément à signaler est la permanence de la demande locale. Grandin notait en 1984 :

(...) le produit de cet artisanat est encore souvent préféré à celui obtenu par les procédés modernes et industriels. (...) La concurrence étrangère n'existe pas ; de ce fait, de grandes quantités de savon d'Alep sont distribuées en Syrie<sup>66</sup>....

Ce constat doit certes être nuancé – on trouve sur le marché de plus en plus de savon importé (notamment de Turquie et d'Égypte) et fabriqué industriellement. Cependant, malgré une relative ouverture aux produits extérieurs depuis les années 2000, les Aleppins (et à une plus large échelle les Syriens) continuent d'acheter le savon d'Alep, qui reste un bien de consommation courante. La demande locale reste donc élevée, si l'on en juge du moins par la grande visibilité, déjà évoquée, des savons au laurier dans l'espace commercial, et par les propos des commerçants eux-mêmes<sup>67</sup>. Cette permanence de la consommation locale se conjugue avec une relance de l'exportation : la plupart des savonneries exportent le tiers, voire la moitié de leur production<sup>68</sup>.

Au niveau régional, tout d'abord, la réouverture des frontières avec l'Irak permet la vente, en grandes quantités, d'un savon d'une qualité que les commerçants aleppins définissent comme « inférieure ». Jusque dans les années 1970, un tiers de la production de savon d'Alep était envoyé en Irak ; Grandin constatait que depuis la fermeture des frontières, les savonneries traversaient une période de crise<sup>69</sup>. En 2007, à l'époque de mon enquête, la réouverture des frontières avec l'Irak avait permis de renouer des liens commerciaux établis de longue date entre les savonniers d'Alep et les commerçants irakiens<sup>70</sup>. Ceux-ci se fournissent aussi aux compagnies de vente en gros et chez les commerçants des souks<sup>71</sup>.

Enfin, le troisième élément à prendre en considération est l'orientation d'un certain nombre de savonneries vers l'exportation à des pays dits « occidentaux » (France, Italie, États-Unis, Canada, Japon...). Le plus souvent, les firmes françaises, italiennes ou japonaises s'approvisionnent directement chez le fabricant, dans la savonnerie ; elles s'occupent également des frais d'exportation.

Les savonneries de la vieille ville d'Alep se concentrent plutôt sur un marché de la qualité : elles produisent quasiment exclusivement du savon à l'huile d'olive, sans ajout ou mélange d'autre type d'huile (à l'exception du laurier). Seule la savonnerie Nazîr Jbeilî ne fait pas d'exportation et s'est spécialisée dans la qualité pour le marché local. Jouissant d'une réputation bien établie de sérieux<sup>72</sup>, elle est la seule à produire du savon avec huit barils de laurier.

Quant aux autres savonneries – notamment celles de la zone industrielle – une grande partie d'entre elles diversifie la production : en plus du savon d'Alep traditionnel (huile de *muṭrāf* et laurier, selon le procédé de fabrication manuel) fabriqué en saison, elles produisent le reste de l'année des savons à l'huile de palme ou de coton qui, si on y ajoute des parfums, sont parfois coulés en savonnettes de

---

<sup>66</sup> GRANDIN 1986, p. 143.

<sup>67</sup> Je n'ai malheureusement pas pu réaliser d'étude dans l'espace domestique

<sup>68</sup> Les statistiques de 2008 montrent, du reste, que les exportations de savon sont bien supérieures aux importations (*al-majmū'ā al-ihsā'iyya*, 2008).

<sup>69</sup> GRANDIN 1986, p. 143.

<sup>70</sup> Selon un tableau du montant des exportations de savon entre 2000 et 2007, fourni par la Chambre de commerce d'Alep, l'Irak arrive en deuxième position après la France. Cependant, si on considère le prix de vente, beaucoup moins élevé pour l'Irak, il ne fait pas de doute que les quantités vendues en Irak sont bien plus importantes.

<sup>71</sup> Ahmad, jeune homme de 34 ans qui, outre des cordes, des cannes et des chapeaux, vend des savons dans le souk, m'expliqua que plusieurs commerçants de la région de Mossoul venaient s'approvisionner chez lui. Il me confia que s'il pratiquait la vente à crédit avec certains acheteurs européens (il me parla d'une certaine Emily qui lui achetait du savon pour le vendre en Angleterre), il ne le faisait pas avec les Irakiens, à cause de l'instabilité de la situation en Irak. La plupart venaient directement acheter le savon à Alep ; les autres avançaient la somme avant l'envoi du savon.

<sup>72</sup> C'est du moins ce que disent les commerçants des souks, ainsi que les ouvriers des savonneries de la vieille ville, qui « tournent » souvent entre plusieurs savonneries.

toilette<sup>73</sup>. Les savons de moins bonne qualité, parfois appelés savons *baladī*, sont en général destinés au marché irakien. Dans la majorité des cas, et quel que soit le créneau rempli selon l'histoire de la famille, la savonnerie reste donc à Alep – à la grande différence de Naplouse – une entreprise familiale rentable.

#### *Un exemple : la savonnerie Shāmī (Fig. 18-19)*

La société familiale Shāmī est constituée d'un complexe de trois savonneries appartenant respectivement au père et aux deux fils. La première fabrique fut construite par 'Alī Shāmī en 1980, un peu à l'extérieur de la ville. Ses enfants, après lui, investirent également dans le savon. L'aîné, 'Umar Shāmī, ouvrit sa fabrique en 1990. Le cadet, Ahmad, travailla chez son père et son frère, avant d'acheter en 2003 des machines (pour faire du savon moulé) et d'ouvrir sa propre fabrique. Il y travaille actuellement avec son neveu et son fils.

Les trois fabriques Shāmī produisent plusieurs sortes de savon : du savon *ghār* traditionnel, du savon moulé (*madghūt*) auquel on ajoute souvent un peu d'huile de coton, et du savon à l'huile de palme, qu'Ahmad appelle savon *baladī*. À la vente en Irak, ainsi qu'aux habitants des régions désertiques et des classes populaires est réservé le savon bon marché, de qualité inférieure, comme le savon *baladī* de marque Mahmūd Shāmī, ou un savon – moulé à l'huile de coton (de marque al-Nejm al-Dhababī, « l'étoile dorée »).

#### *2. 2.3. Un produit naturel et authentique : le savon d'Alep réinventé*

Ce sont essentiellement les anciens savonniers de la vieille ville qui, on l'a dit, se sont tournés avec succès vers l'exportation en Occident d'un produit de qualité, voire de luxe. Ce mouvement s'est fait sous l'impulsion de firmes occidentales, notamment françaises, donnant jour à la réinvention d'une tradition du savon comme produit naturel et authentique. Ces sociétés ont généralement des accords avec une seule savonnerie, et lui commandent un savon qu'elles font fabriquer selon des caractéristiques précises. Ainsi la société Tadé Pays du Levant<sup>74</sup> fait-elle confectionner son savon d'Alep (appelé « pain d'Alep ») à la savonnerie Fansā.

C'est par le savon que la société Tadé Pays du Levant s'est lancée dans l'importation de produits « orientaux » en provenance d'Alep. L'initiative en revient à Thaddée de Slizewicz, qui conçoit dans les années 1990 l'idée d'importer en France du savon d'Alep, puis de créer sa propre ligne de cosmétiques. La société Tadé commercialise aujourd'hui toute une gamme de produits, qui va du savon jusqu'aux cuivres en passant par les éponges, les linges de bain et les bougies. Pour la vente sur le marché français, les matières premières des cosmétiques subissent une première analyse dans un laboratoire de l'Université d'Alep, puis les produits finis sont analysés une deuxième fois. « *Les fournisseurs avaient très peur qu'on leur vole le secret du métier* », me confia le jeune technicien qui s'occupait, en 2007, de ces opérations à Alep.

La société Tadé travaille avec les anciens savonniers de la vieille ville : ces derniers sont en effet réputés pour être attentifs à la qualité de l'huile, et refuser un arrivage « frelaté » (*maghshūsh*). Elle a un accord avec la savonnerie Fansā, qui s'engage à produire un savon avec une quantité précise d'huile de laurier. Les ouvriers de la savonnerie Fansā fabriquent le savon selon le procédé traditionnel ; mais la société Tadé emploie ses propres ouvriers pour l'emballage. Elle envoie ainsi en France plus de 100 tonnes de savon par an – un chiffre qui augmente d'année en année.

Le discours de la société Tadé Pays du Levant (que l'on peut trouver notamment sur son site Internet) est emblématique de l'imaginaire sur lequel reposent les stratégies commerciales de la plupart des firmes occidentales qui importent du savon d'Alep<sup>75</sup>. N'hésitant pas à faire remonter le savoir-faire des « artisans locaux » à l'Antiquité, il reprend des lieux communs de l'imaginaire orientaliste (le Proche-

<sup>73</sup> C'est ce savon qu'on appelle le savon *madghūt*, littéralement « pressé ».

<sup>74</sup> Cette société est parmi les plus dynamiques et connaît le plus de succès – un succès non exempt de difficultés liées à la concurrence féroce que se livrent les intermédiaires pour remporter ces marchés.

<sup>75</sup> Signalons au passage que le nom de « savon d'Alep » (*ṣābūn halabī*) est peu utilisé par les Aleppins, qui préfèrent parler de savon au laurier (*ṣābūn ghār*).

Orient « berceau de l'Humanité et carrefour de civilisations »), dans lequel l'univers du bain prend une large part : le savon est directement inscrit dans la tradition de « l'art du bain à l'orientale » et la « chaleur du hammam »<sup>76</sup>.

Cette rhétorique s'appuie sur la qualité, mais aussi sur la tradition et l'authenticité. Si on lit les lignes consacrées au savon d'Alep, on apprend que deux éléments se conjuguent pour lui donner sa « noblesse » et sa « force » : des « matières premières naturelles », et une « fabrication artisanale inchangée depuis l'Antiquité »<sup>77</sup>. Cette « quête de l'authentique » peut aller jusqu'à la recreation : en 2007 Tadé lança la première *tabkha* (cuvée) de savon au *shnān*, relançant ainsi une tradition oubliée depuis un demi-siècle.

En cet après-midi de mars, j'ai rendez-vous avec Fu'ād Fansā pour aller à la savonnerie<sup>78</sup>. Il arrive avec son père dans une belle voiture. Nous nous arrêtons devant une pâtisserie, où Fu'ād va chercher un grand plateau de *knāfa*<sup>79</sup>. Il m'explique que c'est pour les ouvriers : en effet, ils viennent de finir une *tabkha* spéciale pour « M. Tadé » : une *tabkha* au *shnān*, cette cendre issue d'une plante du désert qui servait d'agent alcalin avant la soude<sup>80</sup>.

Dans la voiture, en route vers la savonnerie, le père de Fu'ād m'expliqua qu'ils avaient dû faire venir un vieux maître savonnier (*mu'allim*), connaissant les « anciennes » méthodes de fabrication. La confection de savon avec du *shnān*, ajouta-t-il, prend beaucoup plus de temps et d'effort que la préparation à la soude caustique ; c'est pourquoi ils apportaient des douceurs aux ouvriers, en récompense des efforts fournis.

Ainsi, c'est la vente sur le marché occidental et l'extraordinaire investissement de firmes occidentales dans ce commerce<sup>81</sup> qui ont relancé la tradition et favorisé la création d'un produit de qualité, parfois de luxe : Tadé, par exemple, produit également un savon liquide fait avec de l'huile d'olive première pression, des produits à l'argile... produits qui, comme le souligne l'industriel aleppin qui confectionne pour lui le savon liquide, reviennent bien trop chers pour être vendus sur le marché local.

À Naplouse, en l'absence d'investissement de la part des grandes familles propriétaires, et dans le contexte de l'occupation, les initiatives de « relance » de la tradition savonnaire sont surtout le fait de petits groupes, fondations privées ou ONG locales. L'architecte Naṣīr 'Arafāt, par exemple, a entrepris en 2005 de restaurer la savonnerie familiale, pour en faire un centre culturel pour enfants. Il obtint en 2006 un financement du consulat général de France pour un projet intitulé « Amélioration et développement des artisanats traditionnels », qui incluait le savon de Naplouse. Il s'agissait de « refaire » du savon, d'une forme améliorée, afin de financer l'aménagement du nouveau centre.

Certaines ONG ont également cherché depuis 2005 à « refaire » du savon de Naplouse par un retour à l'huile d'olive palestinienne, tout en travaillant sur la forme et l'emballage, afin de donner une forme de publicité à des aspects méconnus du patrimoine palestinien. Elles se tournent toutes vers l'exportation : le public visé est un public occidental, dont il s'agit d'exploiter l'engouement actuel pour les produits naturels. Les quantités, à la différence de celles exportées par les savonneries d'Alep, sont limitées : une à deux tonnes maximum par envoi, sur commande d'une association de soutien au peuple palestinien en France, au Canada, ou en Angleterre. Dans le contexte fortement politisé de la Palestine, une bonne partie (sinon la totalité) des exportations passe par des réseaux militants, qui, souvent, importent déjà d'autres produits palestiniens comme l'huile d'olive. L'idée est de produire un savon dont la forme, l'aspect et l'emballage plaisent au consommateur occidental, tout en lui donnant

<sup>76</sup> <http://www.tade.fr/start.htm>, consulté le 24/03/2010

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> Il s'agit de la savonnerie construite par Ahmad Ṣābūnī, dans la zone industrielle de Shaykh Najjār. La savonnerie de Fansā n'était pas encore achevée en 2007.

<sup>79</sup> Pâtisserie originaire de Naplouse, à base de fromage fondu, de semoule et de sirop de sucre.

<sup>80</sup> Extrait du journal de terrain, Alep, mars 2007.

<sup>81</sup> Outre Tadé Pays du Levant qui est l'une des premières, on peut citer, entre (beaucoup d') autres : Karawan, Alépia, la Compagnie Générale de Cosmétiques...

le sentiment de contribuer à la résistance de l'intérieur (*ṣumūd*) du peuple palestinien. Ces associations s'adressent souvent, pour la fabrication, à des ouvriers ou anciens ouvriers. Cela suscite chez ces derniers une concurrence parfois féroce pour gagner les faveurs de tel ou tel groupe.

Ainsi, les raisons du dynamisme du savon d'Alep paraissent en miroir de celles du déclin, voire de l'extinction du savon de Naplouse. À la reconversion réussie du savon d'Alep vers l'économie des produits de luxe s'oppose le désintérêt des propriétaires naplousains, qui ne s'investissent plus dans le développement de leur industrie ; à la permanence de la consommation locale et la relance de l'exportation régionale pour le savon d'Alep s'oppose « l'abandon », par les Naplousains, de « leur » savon. Celui-ci s'explique par l'absence de protection de la part d'une Autorité palestinienne largement impuissante, dans le contexte de l'occupation israélienne. Mais c'est aussi que l'utilisation du savon de Naplouse, on l'a vu, repose sur des raisons qu'on peut qualifier de « sentimentales ». Le même constat vaut pour l'exportation en Jordanie : le savon de Naplouse y est vendu essentiellement à une population de réfugiés. Son usage y est lié à des représentations identitaires attachées à la grandeur économique passée de Naplouse, ou tout simplement à l'attachement au sol de la Palestine ; des représentations en net décalage avec la réalité actuelle de la ville.

Si l'industrie du savon de Naplouse apparaît aujourd'hui moribonde, elle revêt pourtant encore une importance certaine à titre de symbole de la grandeur économique – passée, mais peut-être à (re)venir ? – de la ville. À témoin par exemple, le fait que lors de la conférence des investisseurs en Palestine qui se tint à Naplouse en octobre 2008, la salle où avait lieu la session sur le secteur industriel du Nord de la Cisjordanie avait été décorée de pyramides de savon. La couverture du livret traitant de ce même secteur exhibe la photo d'un ouvrier montant des *tanānīr* à la savonnerie Tûqân (Fig. 20).

## BIBLIOGRAPHIE

- BAHJAT, M., TAMMÎMÎ, R., 1916, *Wilāyat Bayrūt, al-qism al-janūbī*, imprimerie al-Iqbāl, Beyrouth.
- BONTEMPS, V., 2009, *Naplouse, le savon et la ville. Patrimoine familial, travail ouvrier et mémoire au quotidien*, thèse de doctorat en anthropologie, Université de Provence.
- BONTEMPS, V., 2010 (à paraître), « Transporter en Cisjordanie, un chemin semé d'embûches. Un chauffeur de camion de Naplouse », dans AL-HUSSEINI, J., SIGNOLES, A., *Entre État-nation et diaspora. Les Palestiniens face à l'incertitude*, Karthala-IISMM, Paris.
- BOULANGER, P., 1999, *Le savon de Marseille*, Équinoxe-carrés de Provence, Barbentane.
- *Le Coran*, 1990, essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une étude exégétique par Jacques Berque, édition revue et corrigée, Albin Michel, Paris.
- DALMAN, G., 1939, *Arbeit und Sitte in Palästina*, Gütersloh.
- DEBIÉ, F., FOUET, S., 2001, *La paix en miettes. Israël et Palestine (1993-2000)*, Paris.
- DOUMANI, B., 1995, *Rediscovering Palestine. Merchants and Peasants in Jabal Nablus, 1700-1900*, Londres.
- JAUSSEN, A., 1927, *Naplouse et son district*, Paris.
- GRAHAM-BROWN, S., 1982, « The Political Economy of the Jabal Nablus, 1920-1948 », in OWEN, R. (ed.), *Studies in the Economic and Social History of Palestine in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Oxford, p. 88-176.
- GRANDIN, T., 1986, « La savonnerie traditionnelle à Alep », *Bulletin d'études orientales* 36, p. 143-160.
- LENCLUD, G., 1987, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », *Terrain-9 - Habiter la Maison* (octobre 1987), [En ligne], mis en ligne le 19 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index3195.html>, consulté le 2 octobre 2009.
- NIMR, I., 1936-1961, *Tarīkh Nāblus wa al-Balqa'*, imprimerie al-Nasr al-tijāriyya, Naplouse.

- RAYMOND, A., 1991, « Alep à l'époque ottomane (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Revue du Monde musulman et de la Méditerranée* 62, p. 93-109.
- SAUVAGET, J., 1950, *Les trésors d'or de Sibī Ibn al-'Ajamī*, Beyrouth.
- SHARĪF, H., 2006, *Sinā'at al-ṣābūn al-nābulṣī*, Publications de la municipalité de Naplouse, Naplouse.
- Site de la compagnie Tade Pays du Levant : <http://www.tade.fr/start.htm>, consulté le 24/03/2010.

## ILLUSTRATIONS

- Fig. 1 : Une savonnerie à Naplouse
- Fig. 2 : Savonnerie Jbeilī à Alep
- Fig. 3 : La cuisson du savon à Naplouse, savonnerie Maṣrī
- Fig. 4 : La cuisson au mixer à la savonnerie Ṭūqān de Naplouse
- Fig. 5 : Le *baṣṣ* à la savonnerie Ṭūqān de Naplouse : monter les seaux...
- Fig. 6 : ...verser sur le sol.
- Fig. 7 : Verser le savon à Alep...
- Fig. 8 : ...et l'étaler
- Fig. 9 : A Naplouse, le quadrillage au fil rouge...
- Fig. 10 : ...découper...
- Fig. 11 : ... tamponner
- Fig. 12 : La découpe à Alep
- Fig. 13 : Un ouvrier chaussé des *qabqāb* –s retire les morceaux de savon
- Fig. 14 : Le savon qui sèche à la savonnerie Jbeilī
- Fig. 15 : Naplouse : les *tanānīr*
- Fig. 16 : Savonnerie *Sharbo*, dans la zone industrielle de *Shaykh Najjār*
- Fig. 17 : Savons de Naplouse, marque *Muṭīāhayn*
- Fig. 18 : La savonnerie Shāmī
- Fig. 19 : Savon moulé (*madghūt*)
- Fig. 20 : La couverture du livret sur le secteur industriel pour la conférence des investisseurs en Palestine, novembre 2008